

Note de synthèse

ENQUÊTE COLLECTIVE IN SITU

Master PSDT et FOULE

promo 2025-2026

Introduction

Dans le cadre de notre première année de Master intervention et développement social parcours Politiques Sociales et Développement Territorial et avec quelques étudiants du Master Formes et Outils de l'Enquête, nous avons été amenés à réaliser une enquête collective in-situ sur deux territoires de la métropole Stéphanoise en réponse à une commande de l'agence d'urbanisme de la Loire, **epures**. Après une phase de présentation de la commande et des quartiers par différents acteurs, les étudiants et étudiantes du master se sont rendus respectivement dans la commune de Rive de Gier ou dans les quartiers de Grand-Clos et de Côte Chaude, du 20 au 24 octobre 2025, accompagnés par leurs enseignants, Claire Autant-Dorier et Jean-Marie Pillon et les partenaires de epures, Marie-Claire Rouchouse, Sina Safadi et Cyril Gabion.

Après ces cinq jours passés à la rencontre des habitants, les étudiant.e.s ont continué de nourrir ce travail en produisant des livrables correspondant aux deux différentes commandes ou en valorisant leurs résultats (vidéo, synthèse, réseaux sociaux, journée d'étude). Nous tenterons donc dans un premier temps de résumer l'enquête s'étant déroulée sur les quartiers de Grand-Clos et de Côte Chaude. Ensuite nous reviendrons sur l'enquête réalisée sur la commune de Rive de Gier ou dans les quartiers de Grand-Clos et de Côte Chaude. Pour finir, nous aborderons les apports et les ressentis vécus par trois des étudiant.e.s ayant réalisé cette enquête avec qui nous nous sommes entretenus.

L'enquête collective sur le terrain de Grand-Clos et Côte Chaude

1. Méthodologie et terrain

L'enquête a été menée par des étudiant.es en Master Intervention et Développement Social de l'Université Jean Monnet dans le cadre d'un partenariat avec l'agence d'urbanisme "epures". L'objectif était de recueillir les ressentis, les besoins et attentes des habitant.es ainsi que les liens entre les deux quartiers, Grand Clos et Côte Chaude, situés à Saint-Étienne, à partir d'enquêtes ethnographiques qualitatives réalisées sur le terrain durant quatre jours. Ces quartiers, récemment classés en QPV (Quartier Prioritaire de la Ville), présentent des spécificités sociales, historiques et spatiales qui influencent la perception et la vie quotidienne de leurs habitant.es.

Logés dans un local sur la place Jacques Duclos près du centre commercial du Grand Clos, nous avons recueilli plusieurs dizaines d'entretiens auprès d'habitant.es de toutes générations. Nous avons privilégié une approche ethnographique, intégrant la parole des habitant.es pour comprendre leurs perceptions, leurs attachements, mais aussi leurs ressentis face aux enjeux du quartier. Une phase d'analyse bibliographique et de travail collectif a permis de traiter ces données. Ainsi, les entretiens ont été compilés et traités pour dégager des portraits types (anciens mineurs, nouveaux arrivants, jeunes, personnes âgées) et analyser leurs points de vue suivant six axes à savoir : mobilité, commerce, logement, vie communautaire, ambiance, et propreté. Cela a permis de faire émerger des dynamiques différenciées selon l'origine, l'âge ou l'ancienneté dans le quartier.

2. Le passé et le présent du quartier

• Une mémoire ouvrière et un attachement à la tradition

Les habitant.es de longue date évoquent un passé plus dynamique, multiculturel, avec des commerces et une vie communautaire plus vivante. La mémoire collective est marquée par l'histoire industrielle (exploitation minière) et par des solidarités locales fortes. Toutefois, ils.elles ressentent une dégradation du bâti, un isolement social accru et un sentiment de déclin, notamment à Côte Chaude.

• **La perception des nouvelles générations**

Les jeunes dans l'ensemble perçoivent leur quartier comme un lieu d'ennui, marqué par un manque d'activités et une harmonie fragile. Leur regard est souvent fataliste, moins alarmiste que celui des générations plus anciennes, mais ils.elles ressentent un vide social et un déficit d'offres pour leur jeunesse.

3. Divergences et points de tension

• **La propreté et la sécurité**

Le manque de propreté, associé à des incivilités et à des incantations stigmatisantes, constitue une des principales causes de tensions. Ces discours, selon nos enquêtés.es, sont souvent fondés sur des préjugés liés à la jeunesse et à des problématiques raciales, reflétant un déficit de lieux de rencontre et d'expression.

• **La gestion de l'espace public**

Les habitant.es soulignent l'abandon d'espaces publics (places, parcs) et un mauvais entretien des bâtiments, qui alimente un sentiment d'abandon collectif. La présence d'un espace vert comme le parc de Montaud constitue un point positif, symbole d'un cadre naturel apprécié et d'un lieu de convivialité.

• **La cohésion sociale et la communication**

Un manque de rencontres intergénérationnelles et intergroupes est notable, malgré l'existence de centres sociaux. La communication autour des activités y est insuffisante, ce qui limite leur rayonnement et leur participation. Les habitant.es souhaitent davantage d'évènements communautaires, notamment les fêtes de quartier, pour renforcer le vivre-ensemble.

4. Espaces publics, lieux d'expression et perspectives d'avenir

• **Le rôle des centres sociaux**

Les centres sociaux sont essentiels dans la vie du quartier, mais leur visibilité et leur activité restent insuffisantes selon les habitant.es. Les activités proposées, comme l'aide aux devoirs ou les animations, nécessitent une meilleure communication pour toucher l'ensemble des publics, notamment les jeunes filles et jeunes femmes.

• **Espaces de rencontre et projets communautaires**

Les témoignages soulignent un fort besoin d'espaces d'expression et de socialisation. La création d'un local ouvert à tous, en particulier pour les jeunes, est souvent évoquée comme priorité. L'idée d'organiser une fête de quartier commune entre Grand Clos et Côte Chaude pourrait renforcer le sentiment d'appartenance.

• **Améliorations possibles**

Les habitant.es souhaitent une meilleure gestion de la propreté, la rénovation ou la création de nouveaux locaux associatifs, et une meilleure coordination avec les institutions (mairie, associations). La participation citoyenne doit être renforcée pour que les projets répondent réellement aux besoins exprimés.

5. Enjeux et perspectives

L'enquête révèle que les quartiers de Grand Clos et Côte Chaude possèdent une identité forte, marquée par un passé industriel, une diversité sociale, et un rapport ambivalent à leur cadre de vie. La dégradation progressive, l'isolement social, et le déficit d'espaces conviviaux freinent le développement d'un vivre-ensemble harmonieux.

Les habitant.es expriment une volonté de réinvestir leur quartier par la création d'espaces d'expression collective, de rencontres et d'activités adaptées à tous. La réussite de ces projets dépendra d'un véritable dialogue avec la municipalité, d'une meilleure communication sur les activités existantes, et d'une mobilisation collective autour de projets partagés pour renforcer la cohésion sociale.

L'enquête collective sur le terrain de Rive-de Gier

Le taux de chômage des 18-25 ans est relativement élevé, près de 19% des 15-24 ans en 2024 selon l'INJEP quand il n'est que de 7% en population générale. Comment les gens cherchent et trouvent du travail dans une ville particulièrement touchée par les reconfigurations du travail depuis près de 50 ans. Pour comprendre le phénomène du non-emploi et pouvoir apporter des éléments de réponse à ces questions, il nous a donc été nécessaire d'étudier empiriquement comment les emplois viennent aux personnes, notamment les plus jeunes, et quels types de logiques de différenciation, quels types de représentations personnelle et collective, en un mot quels mécanismes sociaux, sont à l'œuvre dans ce contexte. L'enquête a été menée par les étudiants des Master PSDT et Foule.

Histoire et héritage du territoire de Rive-de-Gier :

Rive-de-Gier est une commune de 15 457 habitants située entre Lyon et Saint-Etienne dans la vallée du Gier. De par son passé historique et les 250 industries encore en activité aujourd'hui, elle est représentée comme une ville ouvrière. À partir des années 1980 et dans un contexte post-industriel, la ville perd sa fonction et sa centralité première d'apport et de commerce de matériaux essentiels à l'économie locale. Ainsi, sa situation actuelle lui confère une situation de double périphérie, à l'égard de Lyon comme de Saint-Etienne.

Contexte et composition du panel d'enquêtés :

Au travers de cette enquête de terrain qui comprend la réalisation de cinquante-sept entretiens courts avec des habitants de Rive-De-Gier, et également le dialogue avec différents acteurs sociaux et institutionnels locaux, nous avons essayé de saisir et restituer avec la plus grande fidélité les préoccupations, les difficultés et la nature de ces dernières telles que rencontrées par les habitants.

I. La mobilité : une épreuve socialement située dans une situation de reconfiguration spatiale de l'emploi

Dans cette première partie nous traiterons des liens entre mobilité spatiale et sociale avec le sujet de l'emploi.

1. L'accessibilité aux bassins d'emplois : une épreuve pour exercer une activité salariée

La mobilité est l'un des axes principaux qui façonne le projet d'accès à l'emploi mais peut également influencer l'investissement dans ce dernier. Les modalités de sélection usitées sur le marché du travail, notamment l'exigence d'être véhiculé, constituent réciproquement des vecteurs importants d'éviction des personnes les plus éloignées des centres d'emploi.

1.2 Le déplacement spatial comme modalité de progression professionnelle

Dans les discours recueillis auprès des habitants plus âgés, se dessine une opposition entre les jeunes ayant grandi à Rive-de-Gier, selon qu'ils sont restés dans la commune ou qu'ils en sont partis. L'immobilité étant pensée comme une forme d'échec professionnel dont la responsabilité est imputée à ceux qui restent, sans prise en compte des contraintes et des réalités diverses.

1.3 Les modalités de transports pour les Ripagériennes

Le bus : Le bus est donc, pour la grande majorité des Ripagérien.nes qui l'utilisent, la dernière solution de déplacement.

Le train : L'expérience de la mobilité repose de fait sur des ressources individuelles, telles que les diplômes ou les relations qui aident à favoriser son usage. Les personnes non qualifiées en recherche d'emploi ne disposant pas du privilège spatial comptent rarement sur le train pour élargir géographiquement leur recherche d'emploi.

La voiture : Rive-de-Gier n'est située qu'à 24 kilomètres de Saint-Etienne et 39 kilomètres de Lyon depuis l'autoroute. Cependant, le temps de trajet pour se rendre aux villes qui emploient varie largement selon l'heure de départ puisque la péri-urbanité va également avec un usage de masse des infrastructures routières. Les personnes peu qualifiées étant souvent amenées à exercer des métiers aux horaires atypiques sont donc obligées d'avoir le permis de conduire ainsi que d'un véhicule afin d'accroître leurs chances de trouver un emploi. Les enjeux de la dépendance et de la disponibilité font que le permis est, à Rive-de-Gier, un quasi-diplôme.

1.4 Excursus sur la cohésion et la mobilité sociale

Spatial Mismatch : La notion de spatial mismatch est une notion issue de la littérature économique qui consiste à mettre la question de l'appariement offre/demande à l'épreuve de la répartition territoriale des emplois et des populations. Des travaux ont pu identifier la déconnexion entre les compétences de l'individu et le marché du travail accessible.

Spatial Entrapment : De prime abord, la notion de "Spatial Entrapment" ou enfermement spatial, renvoie à la situation dans laquelle des individus se trouvent assignés à un territoire dont ils ne peuvent s'extraire. La question de la mobilité constitue l'un des facteurs centraux du "Spatial Entrapment" à Rive-de-Gier. Cet enfermement spatial produit un effet de reproduction sociale car les jeunes ayant des difficultés à se déplacer accèdent moins facilement aux formations situées dans les pôles urbains voisins.

II- Des projections diversifiées et en évolution dans le monde du travail

Les obstacles identifiés qui reviennent le plus souvent et qui, dans de nombreux cas, se cumulent, sont de manière non-exhaustive : le permis de conduire ou le manque de formation, la précarité de l'intérim, les discriminations, le manque d'opportunités locales ou les problèmes de santé.

2.1 Les projections liées au travail varient fortement selon les contextes, les parcours sociaux, les ressources dont disposent les individus ainsi que leurs situations actuelles. En premier lieu, nous avons constaté que les attentes concernant le travail ne sont pas identiques, en fonction des espaces et des personnes, de leurs ressources, de leurs trajectoires ou du moment de leur vie.

2.2 Faire ou ne pas faire carrière : le choix du salaire face au CDI. Nous avons pu constater que les ripagérien.nes n'aspirent pas à faire carrière dans des emplois sans perspectives et évitent de signer des contrats de travail à durée indéterminée pour des emplois alimentaires, en tout cas lorsque les salaires leur paraissent insatisfaisant et/ou sans perspective d'évolution. D'où la préférence portée sur les agences d'intérim qui donnent accès à des emplois certes alimentaires, sans perspectives réelles, mais permettant de générer un salaire plus confortable.

2.3 Quand l'emploi alimentaire devient une norme sociale. L'emploi alimentaire, défini comme un travail exercé avant tout pour subvenir à ses besoins économiques plutôt que par vocation ou adéquation avec sa formation, constitue aujourd'hui pour une grande partie de la population l'une des méthodes d'insertion professionnelle les plus mobilisées. Ainsi, l'emploi alimentaire devient donc une réponse locale à la rareté structurelle des opportunités qualifiées.

2.4 Les jeunes et la contrainte du départ : Quand l'emploi se situe ailleurs. À Rive-de-Gier, le départ des jeunes n'est pas un projet de mobilité choisi, mais plutôt une mobilité contrainte s'inscrivant dans une logique de manque d'opportunités locales. Pour cette tranche

d'âge, il s'agit moins d'un choix personnel que d'une résignation: travailler suppose de quitter la ville où ils ont grandi, leurs réseaux familiaux et amicaux, et leur environnement social.

2.5 Comment la retraite est pensée à Rive-de-Gier ? Quitter Lyon pour une ville moyenne s'inscrit comme un déplacement vers des territoires offrant une meilleure qualité de vie et un cadre plus adapté au vieillissement.

III. Le travail, l'emploi, son absence et sa recherche constituent une partie de la vie qui s'exprime et s'organise collectivement

3.1 Les stratégies invisibles des femmes de Rive-de-Gier : Entre maternité et emplois précaires

Mères à temps plein, travailleuses à temps partiel : De par la répartition géographique du marché de l'emploi dans cette ville et ses alentours, nous avons constaté que la plupart des enquêtées ont travaillé ou travaillent à temps partiel lorsqu'ils/elles ne sont pas sans emploi. Les femmes réalisent des emplois qui, bien qu'elles puissent les apprécier, ne sont pas leur idéal, et privilégient leur carrière professionnelle pour leurs enfants.

Injonctions genrées et relation au travail : L'écoute des récits de vie de ces femmes rend visible en fait le caractère informel du travail domestique qu'elles occupent ou ont occupé. Ce travail bien qu'il ne soit pas rémunéré demeure une forme de travail productif dont les femmes sont dépossédées, pourtant essentiel au fonctionnement de la famille et de la société.

3.2 Maladie, manque d'expérience et exclusion: les jeunes face aux difficultés d'accès à l'emploi Les problèmes de santé et le manque d'expérience professionnelle constituent souvent un frein structurel à l'insertion professionnelle, surtout lorsqu'ils interviennent dès le début de la vie active. Dans un système où l'expérience est devenue un critère central d'employabilité, son manque agit comme un stigmaté.

3.3 Le piège du logement à prix faible Ce choix résidentiel, motivé par des contraintes économiques, s'accompagne d'une dissociation entre le lieu de vie et le lieu de travail puisque nombreux de ces habitants continuent d'exercer leur activité professionnelle dans des communes plus éloignées comme Lyon, en réalisant les allers-retours quotidiennement.

3.4 Les expériences minorisantes dans l'accès à l'emploi. Les personnes migrantes ou perçues comme telles sont soumises à une surexposition aux discriminations qui les place dans une situation minorisante et les expose à une précarité accrue. L'expérience de ses difficultés conduit de plus à l'intériorisation des limitations imposées sur les domaines d'activités, le type de poste, les niveaux de salaires ou la stabilité de l'emploi.

3.5 Un rapport individualisé à son métier Ces discours ont en commun une même réalité : le travail n'a pas le même poids pour tous, oscillant entre d'un côté une valeur expressive au travail, et de l'autre une valeur instrumentale.

Pour conclure sur l'enquête de Rive-de-Gier, le chômage, qui mesure la part de celles et ceux qui sont privés d'emploi est calculé par le rapport chômeurs/actifs, demeure élevé à Rive de Gier et ce pour toutes les catégories de population. Cela peut s'expliquer par un niveau de qualification plus faible qui peut être directement lié aux nombres de formations disponibles dans la commune et à la solidification des voies de circulation à l'échelle interurbaine. Sans action publique pensée de façon globale pour agir directement sur les causes des problématiques soulevées plutôt que sur les symptômes il paraît difficile de changer la situation. Il serait nécessaire notamment de créer des voies d'accès, des tarifs réduits au train pour les habitant.es, une amplitude horaire plus large des transports en commun afin de leur permettre d'accéder aux emplois en horaires décalés qui sont les principaux emplois disponibles dans la proximité de la commune, de développer des centres de formations, ou encore des sources d'emplois stables qui permettent d'envisager des carrières variées.

Les enseignements, expériences et ressentis vécus par les étudiant.e.s à travers les enquêtes collectives

Afin de comprendre plus finement le ressentis des étudiant.e.s ayant participé aux deux enquêtes nous avons réalisé des entretiens avec trois d'entre eux que nous avons anonymisé dans le cadre de cet article. L'étudiant 1 et l'étudiante 2 étaient sur le terrain d'enquête de Rive de Gier tandis que l'étudiante 3 était sur le terrain d'enquête de Grand-Clos et de Côte-Chaude.

Pour beaucoup d'étudiant.e.s des deux groupes, cette enquête n'était pas la première de leur parcours universitaire. Cependant, c'était bel et bien la première menée de manière collective ou sur le temps long. L'étudiant 1 a pu nous dire que sa première enquête, « c'était pas du tout le même niveau, c'était une petite présentation de dix minutes au final et un petit truc de cinq six pages. » L'étudiante 3 a par ailleurs pu nous dire que c'était de manière informelle, en dehors de ses études qu'elle avait réalisé une enquête. Pour ce qui est de la commande en tant que telle, cette dernière a pu paraître « floue » comme ont pu nous le dire les étudiant.e.s des deux terrains. Par exemple, à Rive de Gier, la commande de la déléguée au préfet « était très axée sur les NEET » (Not in Employment, Education or Training) et plus particulièrement sur les jeunes, ce qui paraissait complexe à mettre en œuvre une fois sur le terrain d'enquête. Aussi, l'étudiante 2 a pu nous dire que « le programme n'était pas clair vu qu'on y allait au fur et à mesure. Du coup, c'est ça qui était un peu stressant, je trouve. Et puis aussi, on ne se connaissait pas, donc on ne savait pas comment chacun travaillait, etc. »

Cependant, rapidement, les étudiant.e.s se sont adaptés en redéfinissant un peu la commande, notamment pour le groupe de Rive de Gier. Pour citer l'étudiante 2 par rapport à la réadaptation face à la commande d'une étude sur les jeunes en situation de NEET : « C'est nous de nous-mêmes. On s'est dit en fait, déjà, c'est pas possible de parler qu'aux jeunes parce qu'en fait, il n'y en avait pas. Enfin, pas beaucoup. Et puis en plus, pour parler des jeunes, on n'est pas obligé de parler qu'aux jeunes. Donc on a vite tourné le truc. »

Les étudiant.e.s ont aussi ressenti qu'ils étaient accompagnés durant toute la durée de l'enquête, que ce soit par les professionnels ou les professeurs présents à leurs côtés. En effet, sur Grand Clos et Côte Chaude l'étudiante 3 a pu nous dire : « Après je pense que Claire (professeure de sociologie) nous a envoyé un document avec toutes les activités qu'on allait faire pendant la

semaine ça m'a beaucoup éclairé. Et donc ça m'a aidé à savoir ce qu'on allait faire. J'ai pu voir qu'on allait avoir des entretiens avec la responsable de l'amicale, la responsable du parc Montaud. Donc ça m'a donné un peu plus de structure. » De même, à Rive de Gier, l'étudiante 2 a pu nous dire qu'ils et elles ont « été hyper bien accompagnés. Surtout nous à Rive de Gier, vu que Sina (professionnel de l'agence d'urbanisme), il était tout le temps avec nous et Jean-Marie (maître de conférence en sociologie) aussi presque tout le temps. » Cet accompagnement, bien que présent à nos côtés au long de l'enquête est tout de même resté dans un lien de confiance réciproque permettant notre libre expression et que l'on s'exerce librement à la pratique de l'enquête comme en témoigne l'étudiante 2. Pour la citer, « j'ai vraiment aimé que même les profs, qu'ils nous prennent autant au sérieux et qu'ils nous fassent autant confiance surtout. Parce qu'en soi, on a bien été accompagnés, mais on n'a pas été chouchoutés comme des bébés quoi. Ce qu'on a écrit, c'est ce qu'on a voulu dire. »

Aucun des étudiant.e.s avec qui nous avons mené des entretiens ne connaissait le terrain de l'enquête avant de la mener. Lors de leur arrivée sur les lieux il pleuvait pour chacun.e d'entre eux.elles ce qui, selon leur dire a pu renforcer une première image plutôt « déserte » des villes ou quartiers qu'ils découvraient avec peu de monde dans les rues. Cependant, à travers l'exercice de l'enquête de terrain, les étudiant.e.s ont pu évoluer dans leurs premiers ressentis sur leurs terrains d'enquête, à travers leurs observations et leurs entretiens avec les habitant.e.s du territoire. Au moment de quitter leurs terrains, leur vision des quartiers de Rive de Gier et de Grand Clos s'était améliorée et ils avaient une impression d'avoir une « meilleure réflexion » comme a pu nous le dire l'étudiante 3. Pour ce qui est du quartier de Côte-Chaude, l'étudiante 3 a cependant pu nous dire que c'était l'inverse. En effet, elle a pu nous dire que « mon impression a changé beaucoup parce qu'au début, j'avais beaucoup aimé le quartier. Et physiquement, ça m'a plu. Comme à la campagne, tous les bâtiments, l'ambiance calme, tranquille. J'ai bien aimé le début, mais à la fin, quand on a quitté, qu'on a découvert un peu la situation du quartier, qui était un peu vide, et que les gens n'aimaient pas, voulaient déménager, sortir de ce quartier et tout ça. J'ai pensé à la fin que le quartier n'était pas trop cool. »

Dès le chemin vers le terrain de l'enquête, les observations des étudiant.e.s du terrain de Rive de Gier ont pu nourrir leurs réflexions et leurs compréhensions du vécu des habitants des différents quartiers. En effet le transport des étudiant.e.s qui habitait Saint-Etienne s'effectuait principalement par train ou par bus en cas de forte intempérie. Les transports domicile/terrain d'enquête prenaient de 40 minutes en train à plus d'1 heure en bus. Cela a nourri la réflexion

sur l'isolement de Rive de Gier vis à vis de la métropole Stéphanoise comme en témoigne l'étudiante 2, je cite, « c'est vrai que moi je me suis dit que les gens qui habitent à Rive-de-Gier, ils pouvaient pas aller travailler à Saint-Étienne en prenant le train. [...] ils font des horaires décalés, donc c'est impossible. Ça dépend encore où tu travailles dans Saint-Étienne, il faut encore prendre le bus. » Cependant les trajets entre le quartier du Grand pont, qui était le terrain d'enquête de l'étudiante 2, et leur local se faisait assez facilement avec une ligne de bus régulière. Aussi, l'étudiant 1 a dit que « ça nous a fait penser tout de suite à une partie du problème en fait, comme on l'a écrit après, sur le fait que, au final, il y avait peu de gens qui montaient quand on arrivait à Rive de Gier, donc ça veut dire qu'il y avait peu de gens qui prenaient le train, et donc par rapport à Saint-Étienne, où il y avait plein de gens qui montaient dans le train pour aller travailler à Lyon, je pense. Du coup, ça donnait l'impression qu'il y avait peu de ripagériens qui prenaient le train pour aller travailler, et ça s'est confirmé un peu après. »

Pour ce qui est du travail de groupe, bien que les étudiant.e.s aient tous apprécié l'exercice, ils ont eu deux expériences différentes entre les terrains de Rive de Gier et de Grand Clos/Côte Chaude. Pour ce qui est de Grand Clos / Côte Chaude, les étudiant.e.s se sont répartis en binômes qui n'ont changé qu'à de rares exceptions. Dans cette organisation les binômes faisaient tout le terrain d'enquête en faisant des réunions communes le midi et le soir. Pour citer l'étudiante 3, « je pense que c'était bien de travailler avec [le même étudiant] tout le temps. Presque tout le temps. Parce que, comment dire, on savait comment se partager les choses. On se partageait bien les tâches de l'entretien et on s'adaptait bien ensemble je crois. » Elle a pu ajouter, au niveau des apports du travail en groupe que, je cite, « j'ai appris à partager les tâches et aussi partager mes opinions, écouter les opinions des autres et pouvoir enrichir l'analyse. » Pour ce qui est de Rive de Gier, les étudiant.e.s se sont organisés en petit groupes répartis entre les deux quartiers prioritaires de la ville de Rive de Gier que sont le Centre Ville et Grand Pont. Une fois sur place, ils n'étaient pas obligatoirement en groupe pour aller questionner la population afin de gagner en quantité d'entretiens menés face au manque de personnes dans la rue au moment de leurs enquêtes. Aussi malgré des différentes conceptions du travail en groupe, l'étudiante 3 a pu nous dire que « parfois, on n'était pas d'accord, mais on en discutait et à la fin, on arrivait à trouver un compromis. Mais c'est en fonction de chacun. Ce n'est pas du tout que je n'ai pas aimé. Je trouve ça trop cool de faire un truc en équipe parce qu'on vient tous de formations différentes et on a tous des vécus différents. Du coup, c'est génial parce que ça a permis que chacun mette sa petite graine et apporte de nouveaux trucs. Quand il y en a par

exemple qui ne savaient pas comment approcher des gens ou comment tourner parfois les questions. En fonction du public qu'on avait en face de nous, il y en a d'autres qui les aidaient à répondre à ces questions et donc ça je trouve ça trop trop cool. »

Pour conclure, les étudiant.e.s avec lesquels nous nous sommes entretenus ont pu nous dire que cet exercice d'enquête collective leur a beaucoup apporté. Un des premiers apports qu'ils ont pu nous dire est la découverte d'un travail d'enquête dans son ensemble, de la réception de la commande à la valorisation des résultats en passant par la production d'un livrable. Aussi, les étudiantes 2 et 3 ont pu avoir un apport d'un point de vue de la communication et de la détection des différentes parties prenantes sur un territoire. Aussi, l'étudiante 2 a pu nous dire que l'enquête collective lui avait apporté des manières d'appréhender la commande, je cite, « quand on s'aperçoit qu'il y a un décalage entre ce qui nous est demandé et ce qu'on est capable de réaliser en fonction du temps restreint et du public auquel on doit parler. Ça aussi, c'est un truc que je n'avais jamais réfléchi, je ne m'en étais jamais rendue compte, mais je pense qu'en vrai, dans la plupart des enquêtes, t'es un peu obligé de faire ça, d'adapter à ce qui est réalisable. »

Conclusion

A travers cet article nous avons pu voir comment nous, étudiant.e.s en Master 1 PSDT, avons mis en place une première démarche d'enquête collective. Au vu des différences entre les deux terrains d'enquête, nous avons donc dû réaliser des adaptations que ce soit en terme d'organisation ou de méthodologie afin de répondre à la commande mais aussi de tenter de saisir, sur un temps court, le vécu, le ressenti et l'expertise d'usage des habitants sur leur propre lieu de vie. Cette expérience fut riche d'enseignement à la fois individuels et collectifs ce qui a donc permis de nourrir nos réflexions sur la méthodologie et nous fournir des outils que nous pourrions réutiliser par la suite.